Études irlandaises

40-2 | 2015

La crise ? Quelle crise ?

Introduction

Une crise, oui, mais quelle crise ?

Martine Pelletier et Valérie Peyronel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesirlandaises/4728>

DOI : 10.4000/etudesirlandaises.4728

ISSN : 2259-8863

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2015

Pagination : 7-14

ISBN : 978-2-7535-4366-9

ISSN : 0183-973X

Référence électronique

Martine Pelletier et Valérie Peyronel, « Introduction », *Études irlandaises* [En ligne], 40-2 | 2015, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesirlandaises/4728> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesirlandaises.4728>

Études irlandaises est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Introduction

Une crise, oui, mais quelle crise ?

Martine PELLETIER

Université François-Rabelais de Tours

Valérie PEYRONEL

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Dans un article intitulé « De quoi la crise est-elle le nom », le journaliste Georges Streiff écrivait en 2013 « La crise est partout. Le mot est utilisé jusqu'à l'overdose. Curieusement, plus on en parle, moins on dit de quoi il retourne. C'est LA crise. Comme une rengaine anxiogène qui se suffirait à elle-même¹ ». Dans *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Myriam Revault d'Allonnes explique :

On ne parle plus aujourd'hui d'une crise succédant à d'autres crises – et préluant à d'autres encore –, mais de « la crise », et qui plus est d'une crise globale qui touche aussi bien la finance que l'éducation, la culture, le couple ou l'environnement. Ce constat témoigne d'un véritable renversement : si à l'origine la *krisis* désignait le moment décisif qui, dans l'évolution d'un processus incertain, permettait d'énoncer un diagnostic et donc une sortie de crise, tout se passe comme si la crise était devenue permanente. Nous n'en voyons pas l'issue : elle est la trame même de notre existence. La crise, plus qu'un concept, est une métaphore qui ne rend pas seulement compte d'une réalité objective mais aussi d'une expérience vécue. Elle dit la difficulté de l'homme contemporain à envisager son orientation vers le futur. La modernité, dans sa volonté d'arrachement au passé et à la tradition, a dissous les anciens repères de la certitude qui balisaient la compréhension du monde : l'homme habite aujourd'hui

1. Georges Streiff, « De quoi la crise est-elle le nom ? » Médiapart, 14 mars 2014. [<http://blogs.mediapart.fr/edition/la-revue-du-projet/article/130313/de-quoi-la-crise-est-elle-le-nom-par-gerard-streiff>]. Consulté le 10 septembre 2015.

un monde incertain qui a vu s'évanouir tour à tour l'idée de temps nouveaux, la croyance au progrès et l'esprit de conquête².

Antonio Gramsci avait offert dès les années 1930 une définition poétique passée à la postérité : « La crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître³. » Dans les années 1950 Hannah Arendt parlait de « la crise générale qui s'est abattue sur tout le monde moderne et qui atteint presque toutes les branches de l'activité humaine⁴ ». Aujourd'hui, l'anthropologue américaine Janet Roitman s'interroge et constate :

How did crisis, once a signifier for a critical, decisive moment, come to be construed as a protracted historical and experiential condition? The very idea of crisis as a condition suggests an ongoing state of affairs. But can one speak of a state of enduring crisis? Is this not an oxymoron? Crisis is an omnipresent sign in almost all forms of narrative today; it is mobilized as the defining category of our contemporary situation. The recent bibliography in the social sciences and popular press is vast; crisis texts are a veritable industry⁵.

Face à l'omniprésence de cette crise aux multiples visages, à la saturation du discours médiatique et politique par ce terme/concept/métaphore, il a paru légitime de s'interroger sur la nature de la crise qui affecte l'Irlande depuis 2008. Ou pour le dire simplement, en Irlande, de quoi la crise est-elle le nom ?

Il faut se rappeler que du milieu des années 1990 à 2007, l'Irlande a connu une évolution économique et sociale d'autant plus spectaculaire qu'elle succédait à des décennies de difficultés économiques majeures encourageant l'émigration et contraignant les Irlandais à demeurer les citoyens du pays le plus pauvre de la Communauté européenne lors de son accession en 1973. Les très nombreuses entreprises américaines, asiatiques, européennes investissant en Irlande, particulièrement dans les secteurs hautement technologiques de l'informatique, de la pharmacie et de la biologie, attirées tant par les perspectives de pénétration du marché européen que par les taux d'imposition incitatifs, allaient dynamiser peu à peu le marché de l'emploi irlandais jusqu'au tournant des années 1990 quand l'Irlande devint le Tigre Celtique. C'est ainsi qu'allait, dans un premier temps, être endiguée l'hémorragie de population qui avait caractérisé l'Irlande jusque là et s'inverser la courbe migratoire : non seulement les Irlandais exilés pouvaient « revenir au pays » et y travailler mais, de surcroît, le marché du travail en pleine expansion

2. Myriam Revault d'Allonnes, *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris, Seuil, 2012, 4^e de couverture.

3. Dans la traduction française des *Cahiers de prison* parue aux Éditions Gallimard sous la responsabilité de Robert Paris, Cahier 3, §34, p. 283 selon [https://fr.wikipedia.org/wiki/Antonio_Gramsci].

4. Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Folio-Gallimard, 1993, p. 223.

5. Janet Roitman, *Political concepts: a lexicon*, [<http://www.politicalconcepts.org/issue1/crisis/>] Consulté le 10 septembre 2015.

attirait des non-irlandais, de toutes catégories socio-professionnelles, en quête de travail et d'opportunités de carrière. Pour accueillir cet afflux massif, le marché immobilier allait également exploser, tant en volume qu'en valeur, tandis que parallèlement, la circulation des capitaux s'intensifiait. Certes l'Irlande ne faisait pas figure d'exception, une grande partie du monde industrialisé connaissant des circonstances tout aussi favorables au cours de cette décennie en or. Mais pour l'Irlande, il s'agissait d'une première. La conjonction de l'amélioration notoire du marché de l'emploi, d'une part, et de la disponibilité de produits en abondance (fabriqués sur place ou importés), d'autre part, encourageait le consumérisme, tandis que la saveur nouvelle d'une vie plus facile fragilisait les valeurs traditionnelles de la société irlandaise, notamment le catholicisme et le nationalisme. Devenue désormais l'élève modèle de la classe Europe, en raison de sa croissance économique et du respect des critères de Maastricht⁶, l'Irlande triomphait, forte d'une économie 2.0, d'un investissement direct étranger massif, et d'un secteur financier en plein essor, au point que d'aucuns étaient tentés de parler d'un « American dream » à l'européenne⁷. Comme l'explique Fintan O'Toole : « *The Celtic Tiger wasn't just an economic ideology. It was also a substitute identity. It was a new way of being that arrived just at the point when Catholicism and nationalism were not working anymore*⁸. »

La crise financière de 2007, soudaine et brutale, n'en fut que plus dévastatrice non seulement en raison de la remise en cause les paradigmes économiques mêmes sur lesquels s'était fondé l'essor accéléré de la décennie précédente et des répercussions économiques et financières s'abattant sur la population, mais également en raison de la crise morale qu'elle allait susciter. Le libéralisme, le capitalisme, la prédominance de l'économie de marché, tout comme l'individualisme et le consumérisme allaient être vigoureusement dénoncés, mais la négligence coupable, l'imprévision, voire même les malversations des gouvernants et de certains dirigeants d'entreprise (dans le secteur bancaire notamment) furent tout autant pointés du doigt, faisant ressortir le fait que cette crise n'était pas seulement technique (c'est-à-dire financière et économique) et conjoncturelle, mais bien également le résultat d'une dynamique structurelle incontrôlée et d'une sociologie nouvelle. La mise sous tutelle par la troïka (Union européenne, Banque Centrale Européenne et Fonds Monétaire International) pendant trois ans de 2010 à 2013, l'effondrement du marché de l'emploi, les plans d'austérité imposés aux Irlandais,

6. Les critères de Maastricht, également nommé critères de convergence, furent établis par le Traité européen de Maastricht signé le 7 février 1992. Il s'agissait de fixer cinq indicateurs économiques à respecter par les signataires au sein de l'Union européenne : l'inflation, la dette publique, le déficit public, le taux de change et les taux d'intérêt.

7. « Aller simple pour l'Irlande », *Le Monde Magazine*, 22 mai 2008. [http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/05/22/aller-simple-pour-l-irlande_1048453_1004868.html].

8. Fintan O'Toole, *Enough is Enough*, London, Faber & Faber, 2010, p. 3.

allaient générer une profonde crise de confiance dans un pays où l'indépendance et la souveraineté nationales sont encore des sujets brûlants moins d'un siècle après la guerre d'indépendance et à peine 60 ans après la proclamation officielle de la République d'Irlande.

Si l'Irlande ne fut pas et de loin le seul pays touché, le contraste entre la période précédente, au cours de laquelle le Tigre celtique avait été flamboyant, et la quasi-faillite de l'Irlande à partir de 2008, fut d'autant plus flagrant que l'Irlande avait été citée comme modèle de développement économique, même si des analystes avisés soulignaient déjà sa trop grande dépendance aux investissements étrangers, la fragilité de son secteur bancaire, le fossé croissant entre les tranches plus aisées et les tranches plus modestes de la population et les turbulences générées par la nécessaire intégration d'une population immigrée, phénomène auquel les Irlandais n'avaient pas été habitués, plus familiers de l'expérience de l'émigration que de celle de l'immigration.

Avec quelques années de recul, on peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles l'Irlande a été si rudement affectée et poursuivre l'analyse judicieusement proposée dans *Transforming Ireland. Challenges, Critiques, Ressources* de Debbie Ging, Michael Cronin et Peadar Kirby⁹ et plus récemment dans *From Prosperity to Austerity* de Eamon Maher et Eugene O'Brien¹⁰. De quelle crise parlons-nous ? Car s'il y a bien crise économique généralisée, en République d'Irlande celle-ci a entraîné de multiples remises en cause dans les domaines politiques et sociaux. Au premier rang de ceux qui, en Irlande, ont depuis 2007 pensé et réagi à la crise figure indéniablement Fintan O'Toole, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, ainsi que de multiples articles, notamment dans l'*Irish Times*. Dans *Enough is Enough. How to Build a New Republic* il donne une nouvelle et sombre déclinaison de la célèbre exceptionnalité irlandaise :

*Very few banking crises have ever been as severe as Ireland's. And no developed society since the Second World War has faced to quite the same extent Ireland's combination of an internally generated crisis of these proportions and an external global crisis in which financial, environmental, economic and political uncertainties run so deep. [...] The banking collapse of 2008 didn't just kill off the arrogance and acquisitive mania, it also swept away the hopefulness and the sense of possibility*¹¹.

9. Debbie Ging, Michael Cronin et Peadar Kirby (eds.), *Transforming Ireland. Challenges, critiques, resources*, Manchester, Manchester University Press, 2009.

10. Eamon Maher and Eugene O'Brien (eds.), *From Prosperity to Austerity. A Socio-cultural critique of the Celtic Tiger and its aftermath*, Manchester, Manchester University Press, 2014.

11. Fintan O'Toole, *op. cit.*, p. 3-4.

Le propre d'une crise est que sous des apparences conjoncturelles, elle met souvent en lumière des défaillances structurelles, récurrentes et cycliques. Elle conduit à une nécessaire restructuration (des défis à relever quoi qu'il arrive), à des rééquilibrages et engage à explorer de nouvelles voies de remédiation. Le terme de « crise » est issu du terme « crisis » qui en latin médiéval désignait la manifestation brutale d'une maladie, et plus anciennement du terme grec « krisis » qui signifie « jugement, décision ». La crise est ainsi le point culminant d'un cycle, le miroir réfléchissant des travers d'une société ou d'un système dont elle permet de ou dont elle oblige à prendre conscience. C'est également un moment critique, qui doit amener à une évaluation, un jugement et une décision. Une crise peut ainsi être porteuse d'améliorations à condition, toutefois, que la remise en question qu'elle suscite soit acceptée et puisse être transformée en dynamique positive. Les perceptions d'une même crise peuvent cependant être très diverses, et par là même les réactions qu'elle entraîne.

La première partie du présent volume porte sur les aspects économiques, sociaux (voire sociologiques) politiques et éthiques de la crise et de ses conséquences, et s'interroge sur les nouvelles dynamiques à l'œuvre en cette période encore critique de retour fragile à la croissance¹² sur des bases financières plus saines.

Après un rappel des circonstances de la crise financière puis économique irlandaise et de ses effets dévastateurs, Vanessa Boulet pose la question de la fin du modèle du Tigre celtique, en particulier si le gouvernement irlandais se voit contraint de renoncer aux incitations fiscales mise en place depuis la fin des années 1980 pour attirer un investissement direct étranger que la crise n'a que momentanément détourné de l'Irlande.

La pérennité et l'ampleur de l'investissement direct étranger posent néanmoins la question de la place et du rôle de l'entrepreneuriat local. Ainsi Anne Groutel livre-t-elle une étude de la dynamique entrepreneuriale irlandaise et du soutien, qu'elle conclut avoir été trop timide jusqu'à présent, des politiques publiques aux entrepreneurs irlandais, alors même que dans la perspective d'un désinvestissement direct étranger évoquée par Vanessa Boulet, la dynamisation de l'entrepreneuriat irlandais s'avérerait indispensable.

La question de la dynamique entrepreneuriale et, plus largement, de la dynamique économique de l'Irlande est cependant étroitement liée à celle de sa population et, plus particulièrement, à celle des mouvements migratoires. L'analyse que fait Catherine Piola des mouvements migratoires de la République d'Irlande montre bien dans quelle mesure la crise a conduit, à partir de 2010, à l'inver-

12. En 2014, le taux de croissance du Produit Intérieur Brut de l'Irlande était de 4,8 %. Les prévisions pour 2015 se situent à 6 % (Commission européenne).

sion du solde migratoire, alors même que, pour la première fois de son histoire, la République d'Irlande avait connu une période de solde migratoire positif de 1997 à 2009. Toutefois, l'auteure s'attache à démontrer que les conditions économiques ne sont pas les seuls facteurs d'évolution des courbes migratoires.

En élargissant le cadre pour inclure l'Irlande du Nord, on constate que la crise financière et économique a éclaté dans un contexte politique encore instable en raison de la mise en œuvre difficile des termes de l'Accord du Vendredi Saint du 10 avril 1998. Selon Jennifer Todd, la crise financière, puis la crise économique, ont en effet détourné l'attention des gouvernements britannique et irlandais de la question nord-irlandaise, alors même que l'engagement des deux gouvernements était indispensable dans l'application de l'Accord. Les tensions entre unionistes et nationalistes qui perdurent malgré les dispositions de l'Accord (ou parfois en raison même de ces dispositions) ont contraint les deux gouvernements à intervenir à nouveau pour finaliser un accord entre les partis nord-irlandais fin 2014. Toutefois, Jennifer Todd insiste sur le péril que représenterait pour l'Irlande du Nord la sortie du Royaume-Uni de l'Union européenne (*Brexit*) : mise à mal des relations nord-sud sur l'île d'Irlande (qui ont fortement contribué non seulement au développement économique de l'île mais également à la pacification des zones frontalières), regain des tensions entre unionistes et nationalistes, fin de l'aide européenne aux programmes tels que PEACE et INTERREG.

Michael Cronin, dans une contribution engagée et résolument tournée vers l'avenir et la recherche de solutions, pose un regard critique sur la façon dont il est devenu courant en Irlande d'opposer dans le discours médiatique et public les laïcs libéraux et progressistes aux tenants de la religion, chrétiens en particulier dans une version caricaturale de la querelle des Anciens et des Modernes ; le résultat est l'effacement de tout ce que ces courants de pensée ont en commun, notamment le rejet de ce qu'il nomme le « Totalitarisme du Marché ». Établissant des parallèles éclairants avec la situation de l'Europe centrale avant la chute du Communisme et aux prises avec un mode idéologique non seulement dominant mais totalitaire, il appelle à une alliance objective de ceux qui défendent des valeurs opposées au darwinisme social que le néo-libéralisme promeut, et à une réhabilitation d'une culture du *dissensus*, productive et empathique, qui doit être nourrie à tous les niveaux y compris dans le cadre des politiques éducatives qui forment à la critique et n'encouragent ni le consensus mou ni la peur, toujours mauvaise conseillère.

Une fois la réalité économique, politique, sociale et sociétale de la crise explorée, la seconde partie de ce volume s'intéresse aux représentations, et plus particulièrement à la relation entre les arts et le phénomène de crise en Irlande. Alors même que dans le domaine culturel, les institutions ont subi le contrecoup de la crise économique avec la diminution des subventions publiques, dans quelle

mesure et comment les artistes ont-ils ou non réagi à la crise? En quoi des formes esthétiques spécifiques ont-elles été développées ou investies pour permettre une lecture critique directe ou indirecte de ces changements radicaux? Quelles ont été les représentations de la crise dans les productions artistiques récentes?

C'est bien la question duale de l'implication de l'artiste et de son engagement à travers son art, d'une part, et de l'impact des crises sur le travail de l'artiste, d'autre part, que soulève Pat Cooke en examinant les œuvres visuelles de Anthony Haughey et de Deirdre O'Mahoney. Il souligne l'importance des questions éthiques et politiques dans la conception qu'ont les deux artistes de leur travail. Son dialogue avec eux sur leur pratique s'inscrit dans le cadre d'une réflexion plus large sur l'intervention artistique, sur l'esthétique relationnelle et la nature globale et transnationale d'une crise vécue fortement à l'échelle des territoires sur lesquels ils ont élu de travailler, en particulier des zones rurales pour lesquelles « la crise » a des déclinaisons spécifiques.

S'appuyant sur l'étude des représentations artistiques de la crise, Amanda Sperry analyse, quant à elle, comment Paula Meehan, dans sa série de poèmes *Painting Rain*, met en scène les impacts socio-économiques de l'effondrement du Tigre celtique à travers le double prisme des perspectives féministes et environnementales. L'engagement de Paula Meehan dans le mouvement « Occupy Dame Street » s'inscrit dans une trajectoire également perceptible dans son œuvre : le refus de l'exploitation, que ce soit de la langue par l'usage destructeur qu'en font les discours préconstruits et trompeurs, de certains groupes sociaux, des femmes dans un monde patriarcal ou bien sûr de la terre, asservie aux exigences exponentielles d'un système économique déconnecté des besoins des personnes et de l'environnement.

Claude Fiérobe livre, pour sa part, une étude du roman de Claire Kilroy, *The Devil I Know*, publié en 2012. Confrontant le héros, Tristram, à l'éclatement de la bulle immobilière, l'œuvre qui joue sur tous les codes du roman gothique brosse le tableau terrifiant d'une Irlande dévastée par une crise économique alimentée en amont par l'appât du gain, par une course effrénée à la consommation et à l'ostentation et par la perte de tout repère moral. On y note aussi la dénaturation, littéralement, de toute relation à l'environnement, faune, flore, paysage, amplifiant une préoccupation partagée par Paula Meehan et Deirdre O'Mahony : la crise environnementale est là également, qui interroge la place de l'homme dans le monde et sa capacité destructrice sans précédent. Claude Fiérobe démonte les mécanismes de ce roman efficace et drôle, une sombre fable où les forces démoniaques entraînent le protagoniste dans une chute vertigineuse, véritable chronique d'un désastre annoncé dont le lecteur tour à tour amusé et mal à l'aise reconnaît les étapes.

Patrick Lonergan enfin, se tourne vers le théâtre dont les praticiens – tout comme les romanciers – ont été accusés de trop ignorer cette crise à l'époque et dont on voit comment les interventions bien réelles, ont été décalées, et non immédiates, qu'elles soient très directes (*Guaranteed* (2013) et *Bailed Out!* (2015) de Colin Murphy par exemple) ou plus subtiles¹³. Patrick Lonergan propose une lecture de la crise au travers de trois pièces du célèbre dramaturge Enda Walsh. Il analyse comment la pièce *Penelope*, écrite en 2010 par Enda Walsh, met en scène un parallèle symbolique entre l'Irlande en crise et la mythologie grecque, pour décrire la fin brutale d'une période d'excès et de débauche incontrôlée, où la quête de l'abondance et de la possession (la conquête de Pénélope symbolisant le capitalisme et Pénélope devient une figure du marché) prend le pas sur toute discipline et tout système de valeurs. Il revient alors sur deux pièces antérieures d'Enda Walsh qui, moins directement offraient une transposition théâtrale d'autres crises contemporaines auxquelles l'Irlande a été, ou demeure confrontée : le contrôle de la sexualité féminine dans *The New Electric Ballroom*, l'émigration et la crise identitaire ainsi que la question de la citoyenneté dans *The Walworth Farce*.

Si répondre à la question posée par le titre du volume « La crise, quelle crise ? » relevait bien sûr de la gageure, les différentes contributions aident à mieux cerner les multiples enjeux pour les acteurs sociaux, politiques et culturels autant qu'économiques de cette mise en crise de l'Irlande depuis la mort du Tigre celtique. Ce volume brosse le portrait d'une Irlande encore fragile, creuset de profondes remises en question et sur laquelle, en dépit de nouvelles dynamiques et d'améliorations sensibles en cette période de lente sortie de crise économique, planent encore de nombreuses incertitudes. Parmi les réactions les plus notables à ces événements récents et à la crise de confiance envers des institutions politiques qui n'ont pu faire la preuve de leur solidité, de leur indépendance, voire de leur intégrité, on note la demande forte d'une refondation de la république irlandaise portée notamment par Fintan O'Toole dans son ouvrage collectif *Up the Republic!* (2012). Gageons que le prochain numéro thématique d'*Études Irlandaises*, placé sous le signe du centenaire de 1916 permettra, entre autres, de penser la République irlandaise à l'épreuve de la crise.

13. Voir [<http://www.irishtimes.com/culture/books/was-the-demise-of-the-celtic-tiger-the-saviour-of-irish-theatre-1.2109647>] et sur *Guaranteed* en particulier, le commentaire de Patrick Lonergan : [<https://patricklonergan.wordpress.com/2013/07/02/colin-murphys-guaranteed/>].